

Le Coquillage au sommet de la montagne

Description

contesdefees.com

Sur le versant ombragé d'une grande montagne, un garçon marchait sous les pins courbés par le vent. L'air sentait la résine tiède, l'herbe et la pluie évaporée. Dans les creux de pierre, l'eau chuchotait des secrets anciens, jamais tout à fait dévoilés.

Ce garçon, vif comme l'éclair sous un nuage, portait des souliers râpés et une veste recousue aux coudes. Il suivait les échos de ses pas sur le tapis d'aiguilles de pin ; parfois il s'arrêtait longuement pour écouter le jour qui montait : les tintements d'une clochette de brebis, la plainte éloignée d'un oiseau curieux. Il grimpa ainsi jusqu'à ce que son souffle se mêle à celui du vent, haut perché.

Parmi les pierres humides, son pied heurta quelque chose de froid et nacré. Il pencha la tête : là, posé sur un lit de mousse, gisait un coquillage spiralé comme une oreille endormie — étrange apparition en ces hauteurs où nul océan ne soufflait plus depuis mille ans. Le garçon n'en fit mot mais glissa l'objet dans sa poche.

Là-haut, tout semblait plus vaste ; le ciel effleurait la montagne comme un drap bleu pâle déposé au matin. Les sapins tendaient leurs bras maigres vers l'invisible. Or il advint que le garçon voulut savoir quels murmures habitaient ce coquillage oublié.

Il porta l'objet contre son oreille gauche et attendit. Au bout d'un instant — pas plus long qu'un soupir — il sentit ses bras raccourcir ; sa peau se couvrit d'un duvet chaud comme un nid en hiver ; son nez se fit museau souple et frémissant. Il devint marmotte au cœur du monde.

La montagne lui sembla pleine de terriers secrets et de promesses souterraines. Il comprenait désormais le langage des cailloux et celui du vent roulant sur l'herbe. La vieille marmotte des hauteurs sortit sa tête grise : « Halte-là ! Tu viens donc troubler notre veille ? »

— « Je cherche seulement à comprendre comment chante ici la vie », souffla-t-il entre deux bourrasques.

La marmotte secoua ses moustaches : « Viens alors ronger racines avec nous ! Mais si tu prends notre pain dur sans partage… tu resteras bête jusqu'à la fonte des neiges ! »

Le garçon goûta la racine amère mais rendit vite sa part aux petites pattes affamées.

Trois jours et trois nuits durant, il fouilla sous terre, vit grandir les jeunes pousses avec patience puis — dès qu'il porta à nouveau le coquillage à son oreille droite — il sentit ses membres s'allonger soudainement : il devint aigle au plumage brun.

Tout changea : la lumière blessa ses yeux jaunes mais révélait mille routes cachées par le ciel ; chaque criquet en bas lui parut fragile et scintillant comme une pépite tombée. Planant entre pics bleuis par la brume, il croisa trois autres aigles cherchant fortune parmi les courants ascendants.

L'aîné fendit l'air d'une aile large : « Partage nos vols ou tombe seul dans tes pensées ! »

L'enfant-oiseau suivit le cercle immense où volaient ses frères temporaires ; pourtant aux abords des forêts sombres où rôdaient serpents traîtres et mulots inquiets, il détourna son bec : « Laissez-les vivre leur nuit paisible… »

Alors qu'il rejoignait lentement un rocher éclaboussé de soleil pâle, l'écho du coquillage résonna contre sa patte griffue ; aussitôt vint une soif étrange — celle qui précède toute transformation profonde.

Il entendit cette fois non plus le chant du vent ni le chuintement des herbes hautes mais celui plus grave d'une source invisible. Tout son corps se délita goutte après goutte ; il devint torrent filant sur les galets ronds, rivière claire traversant fougères et lichens moussus.

Sur ses eaux voguaient brindilles perdues et feuilles mortes arrachées aux aulnes ; trois poissons rapides vinrent frôler son courant nouveau-né : « Donne-nous passage vers les étangs calmes ! » demandèrent-ils dans leur frénésie muette. La rivière-enfant hésita : retenir ces nageurs pour écouter leur histoire ou bien leur ouvrir chemin libre ? Elle se divisa elle-même autour d'eux en bras frais pour mieux porter leurs rêves loin vers l'aval silencieux.

Au bout de trois jours enfin — car chaque métamorphose durait toujours ce temps nécessaire à changer même une seule pensée — tout redevint silence : la rivière retourna gouttes en terre noire ; l'aigle redevint souffle suspendu ; la marmotte fut simple souvenir dans un nid déserté.



Un crépuscule s’installait déjà lorsque le garçon retrouva son cœur humain battant dans sa poitrine fatiguée. Dans sa poche reposait encore le coquillage doux au toucher mais scellé désormais contre toute nouvelle chanson.

Tant et si bien que nul autre enfant n’osa gravir ce versant sans emporter quelque chose à donner plutôt qu’à prendre — bouton cousu sur un bonnet laineux ou morceau de pain partagé avec la bête tapie dans l’ombre verte… On raconte aujourd’hui qu’à chaque passage près du grand sapin noueux où vécut jadis cet enfant changeant de forme avec humilité,

on chuchote quelques mots au sol mouillé pour honorer ce qu’on abandonne parfois afin que chacun retrouve sa place autour de la montagne.

date créée
15/05/2026
Auteur
rol_beaussant

contesdefees.com